

LAURENT FRÉCHURET

# Sainte dans l'incendie

Poème dramatique  
pour jeux, voix et corps humains

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte a été créé en mai 2010 à la Maison de la Poésie,  
scène conventionnée de création en poésie, à Paris,  
dans une mise en scène de l'auteur avec la comédienne  
Laurence Vielle.*

*à F.*

*Première publication*

Éditions L'Act Mem, 2008

avec le concours des Journées de Lyon des auteurs de théâtre

© 2011, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON

Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-335-8

*Honni soit qui symboles y voit.*

SAMUEL BECKETT

C'est l'enfance d'une évasion.  
Domrémy, frontière de Lorraine, bord de Meuse,  
pays rural dans un monde étranger.  
Cent ans de guerre dans un sentier peureux.

Née à trois heures sous les forceps, Jeanne sur la  
peau de qui on peut déchiffrer cette tache de nais-  
sance : Tu vieilliras mal.

Petite enfant, Jeanne prie, Jeanne supplie, au pied  
d'une grue ou d'une jambe de pantalon. Dès le  
début, le sentiment d'avoir un mur mitoyen avec  
Dieu.

L'enfance de l'art, c'est de grandir à Domrémy, de  
vivre des fleurs fanées. Chaque jour, tapie dans les  
jonquilles, fumer un épi, froisser un papillon. Au  
soir avaler un bol de lait, monter dans le lit, se  
couvrir, basculer.

« Je suis une cocotte-minute. Je ne connais pas  
l'ennui. »

Elle chante à tue-tête dans les toilettes. Elle adore  
la statue de sel, l'ergot de seigle, la colonne de  
vent.

Chaque soir à la porte, immobile, elle regarde le papillon noir. Au matin, les moutons.

Voilà Jeanne : Jeanne conduit la charrue, garde les animaux, va aux champs, à la pâture, joue, se retire pour parler à Dieu à genoux quand elle entend la cloche. On se moque de sa piété, gentiment, car elle coud, file aux travaux et aux choses de la maison, crève les yeux des pommes de terre et partage avec tous la peur des mercenaires de ce temps.

Les arbres sont des éponges, pleins d'oiseaux. De son rire elle les disperse aux quatre coins de la Lorraine, bord de Meuse. Simple, Jeanne se laisse aller à la valse syncopée des fontaines. Elle se choisit une famille de tournesols. Tant d'heures pêle-mêle avec ses sœurs dans les prés, éclatante, transie, grillon, soupe au lait. Elle visite femmes et enfants et se délivre au crépuscule.

Le dimanche elle pousse le ballon avec les garçons et leur fait rendre grâce. Tout le dimanche, le cantor à son pédalier.

Chaque soir sur le drap, quelque chose de noir l'effraie. Ce sont ses initiales.

Fin de l'enfance. On tue le veau sous la mère. Jeanne s'allonge, stupide pour les ignorants. Quelque part dans une brume, elle rencontre un tapis de prière, un grand verre d'eau abreuvant une folle dizaine de roses catholiques. La nuit est banale, tout gisant, les fleurs meurent de soif.

2

« Je tisse d'étranges tapisseries que je défais quand je ris. »

Jeanne pourrait rester là des siècles à mâcher son épi en guise de paradis.

Mais à treize ans les premières voix font irruption à même la vie. Marie ouvre la bouche et tout s'éteint. La Vierge parle à Jeanne (Seigneur sa voix résonne comme dans une salle de bains), elle la chérit, quel mal de tête, quelle audace, et si fière, quelle honte. Jeanne grimace et de toutes ces voix fait un paquet aussitôt mis aux oubliettes.

Trois jours, et de nouveau la Vierge se déverse dans son oreille. Seule Jeanne la voit, Sainte Vierge au milieu des vendangeurs. Elle paraît si jeune. Jeanne se cache dans les fougères.

Deux jours encore et la Vierge parle sans énigme.

« Tu as la clé, j'ai la serrure. »

Comme l'orgue à la messe, elle se penche pour se faire entendre. Ses mots sont clairs, sa demande légitime, rien là-dedans de sensationnel ou de déplacé.

Et jusqu'au printemps, sans arrêt, cette langue se déroule en Jeanne.

Un jour d'avril, vers midi, dans le jardin de son père, du côté droit, sous l'arbre aux dames que certains appellent l'arbre aux fées, dans le bois chenu, près de la source qui guérit, debout comme un totem au cœur d'une chute d'eau, la Vierge pensive la regarde et ne parle plus. L'air est hilarant. Jeanne sombre dans l'ombre des platanes.

« Va ! »

La petite poitrine fracassée par la course retient le rire et le souffle de Marie ; le gravier sous ses pieds son flot de paroles. Foutaise et miracle du roman, tout est voix qui la brûle.

Jeanne s'abandonne et va tout raconter à sa mère. De sa mère en échange elle reçoit une caresse embarrassée, et toute sa vie devient inconfortable, étrangère ; le tapis de laine, les jeux, le parfum de l'étable. Elle s'adonne un mois durant au jeûne de la parole, repousse son bol, veille la nuit en chien de fusil sur le plancher, somnole le jour et va brûler sa fièvre à double tour dans son pigeonier.

On peut la voir allant d'un pas lent vers midi voir les bêtes ou aux champs, mais réfugiée plus souvent à l'église qu'aux champs, sans espoir pour personne d'atteindre mi-juin mi-juillet.

Et puis un matin, elle rejoint les bêtes et le travail aux champs, libérée de sa lubie, les yeux souriants.

On oublie l'éblouissement.

Deux mois plus tard la Vierge revient vers Jeanne, épaulée par les saintes Catherine et Marguerite.

Trois figures ovales à la fenêtre d'une grotte, au lieu-dit Aven de l'Ovalie.

Un bouquet tombe dans le puits d'une oreille. Des ailes se cognent aux vitres. Visage dans les mains, terreur des terreurs ce qu'elle entend.

« Jeanne nous brûlions. Lis sur nos lèvres. Nous allons coucher ton nom. »

Puis elles s'en vont, colonnes vives montant vers l'objet invisible.

Jeanne court effervescente à la maison tout déverser. Elle a fait la découverte du ciel et ne peut plus faire un pas sans tomber sur lui.

« Je suis une hallucinée. »

Sa mère en pleurs parce qu'il y a les vignes et le troupeau qui se disperse et que tout est là pour travailler la vie en bouquets.

« Il te faudra bien faire un beau jour comme tout le monde, attendre le soleil, la pluie, l'ange agricole et les siècles des siècles, inhumaine, ne te cherche pas de malheur dans les rêves, ne t'invente pas de marques, refuse à ton corps ce chômage, prends en honte ce monologue de sourde, ce luxe de double vie, il suffit de vivre brave et de mourir dans du linge propre. »

La mère crie au nez de la famille.

« Jeanne s'en va. Tout est foutu. Elle veut refaire l'histoire de France. »

Un frelon pénètre par la fenêtre.

« Salut ! Ancêtres gratteurs d'écorces, de carrosses, de casseroles. Notre Seigneur me souffle dans les bronches. Il m'accouche de Jeanne, stagiaire de Dieu. »

Et maintenant aller parler de tout ça avec ceux qui vivent dans le grand monde.

Adultère au foyer, avant l'aube elle fait ses adieux, grands gestes de mains, aux veaux, à la prairie. Sa mère lui remet son baluchon et l'embrasse en bonne amie. La Vierge et ses suivantes s'évaporent sans cérémonie. Jeanne quitte la maison de Sans-Souci. Puis salue Greux.

« Adieu. »

Voilà les vacances, un travail loin de l'enclos et de la marche à pied. Courte vie ne sachant ni a ni b, elle se retourne et voit au loin brûler son église.

Suite des voix. Outre Marie, Catherine et Marguerite deux ou trois fois la semaine, de nouvelles voix ont rejoint les anciennes. Elles tombent de tous côtés, fondent sur Jeanne en la tutoyant. Elles pleuvent. Elle reconnaît là des voix malades, des au secours d'emmurés, des soupirs montés du

purgatoire, et leur promet son pucelage afin de les apaiser. Parmi elles, celle de saint Michel qui lui dit :

« Va voir du côté de Vaucouleurs. »

Arrivée à Vaucouleurs, elle se délivre de la jupe qu'on lui infligeait. Les gens de Vaucouleurs lui donnent un ceinturon, un cheval et le vêtement des soldats. Elle leur décoche un sourire.

« Va, va, va... », disent les voix.

À Tours on lui offre une armure, un étendard, une bannière, et une vingtaine de compagnons jurent de la suivre toujours.

Drapeau saisi d'une vivante hampe, elle déroule une carte en rougissant et du doigt fait le tour du pays.

Premiers pas avec sa jeune armée. Elle devine la neige. Et elle pense au Dauphin avec l'idée d'aller le chercher et de le faire couronner roi de France.

Réveillée à l'aube, les veines affolées, elle regarde la campagne dans une eau chinoise, tout ce silence avant le signal.

Pour Charles elle dicte une lettre. « Gentil dauphin. Le gouvernail de France est cassé. Jehanne. »

Un page rapporte la réponse du roi. Il s'en remet à Jeanne dans un billet de rendez-vous qu'elle serre dans sa main jusqu'au soir sans l'ouvrir, l'œil mi-clos.

« Royal mon pauvre amour, mon grand homme. »

À Chinon, elle voit le roi, un soleil avec des dents.

Sans lettres pour coucher son propre nom, elle joint le pouce et l'annulaire et montre devant son visage le nom silencieux de Jésus. Le bâtard sourit.

« Voilà le grillon. »

Voilà que le grillon entre dans une volière où le Dauphin doutait d'être roi, et d'être bâtard redoutait plus que tout.

Nous sommes tout entiers dans les contes de fées.

À Chinon Jeanne va droit au Dauphin caché parmi ses seigneurs et lui dit : « Viens avec moi si tu veux à la grande église de Reims. » On lui prépare une coupe. Tout en la vidant, familière de ses voix, sûre de leur conseil, Jeanne se défait au jeune roi de quelques secrets près de la cheminée.

« Je viens de 412. »

Deux feuilles grésillent. Âmes réunies, à tâtons, sur une jetée infinie.

Les yeux brillent la valeur d'une ronde. Les pieds se frôlent sous la table, les mains dessinent des cathédrales sur la nappe.

Et voilà le grillon, comme un bronze humain incluant l'œil d'un oiseau effrayé, penché vers la coupe vide.

Jeanne pleure dans la cheminée.

Le Dauphin remplit de nouveau la coupe, à sa santé. Jeanne grandit dans le bronze.

Elle boit d'un trait l'eau forte et croque les glaçons, paupières basses, les yeux sur Charles. Entre ses genoux l'index droit forme l'iota, le majeur courbé le sigma, à la croix du pouce et de l'annulaire, l'auriculaire signe Jésus.

La tête se tourne vers la gauche, tout le corps vers la droite, entouré de bandelettes. La main sur le dos évoque une caresse. Le Dauphin, le faussaire, contresigne en réponse, de la main bénissant.

Ils trinquent, mais leurs yeux ne se croisent pas.

Face au feu, elle sourit, sans bagage.

Il plaque un baiser sur le vide. Elle ne bouge pas.

Il voit son visage aux traits débiles, nu et sale.

Il voit les chaussures d'homme.

Jeanne perd la face.

Vaudeville : Le Dauphin la couvre et lui touche l'os de la musique, des noyades lui montent à la tête, le couteau en pointe (un cierge dont on voit les veines), droit comme la fumée. Les pans des nœuds, les voix voltigent autour de Jeanne. Elle se reproche son patois, des bêtises.

« Baisse la tête. »

Elle s'incline.

« Donne ta main. »

L'illettrée s'exécute donnant la main.

D'un baiser souriant sur sa bouche il lui boucle l'alphabet. Il serre une menotte de laine. Jeanne